L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

L'ABEILLE.

Vendredi matin, 21 Septembre 1855.

AU PUBLIC.

Un incendie avait bien pour vers 4 heures ABEILLE, Poncelet et Benedicks, vis-à-vis des ateliers de L'Abeille. Malgré tous les efforts des pompiers, les flammes, après avoir dévoré l'édifice, ont franchi la rue et se sont communiquées au bâtiment où se trouvent nos bureaux. La toiture de la maison a pris feu et notre *Abeille* a été ravagée. Grâce aux énergiques efforts des pompiers, le reste du bâtiment a été sauvé. Mais il nous a été impossible d'y reprendre pendant la nuit le travail interrompu par le sinistre. Tout était inondé et bouleversé. Comment d'ailleurs tenir au milieu de la fumée?

Nous n'avons pas voulu néanmoins que l'*Abeille* fît défaut à ses abonnés et, grâce à la fraternelle assistance de quelques uns de nos confrères, nous pouvons publier un journal qui ne diffère de notre édition ordinaire que par l'exiguïté des proportions. Dès demain, l'*Abeille* reparaîtra dans son format habituel.

Les avis doivent nous être transmis aujourd'hui comme de coutume; ils paraîtront demain et rien ne sera interrompu, dans l'ordre habituel de nos travaux.

Nous prions les pompiers d'agréer l'expression de notre vive gratitude. Ils ont déployé un héroïsme dont nous avons été personnellement témoin et qui nous touche profondément. Nous leur devons d'avoir échappé à un plus complet désastre. Mais ce n'est pas avec de vaines paroles que nous payerons la dette que nous avons contractée à leur égard; c'est avec le cœur. Cette pensée conservera l'inoffensible souvenir de l'immense service qu'ils nous ont rendu.

GRAND INCENDIE.

PLUSIEURS POMPIERS BLESSÉS!

Bureau de l'Abeille en partie détruit.

Un violent incendie s'est déclaré, vers six heures et demie du soir, dans l'atelier de parfumerie de MM. Poncelet et Benedicks, rue des Chartres No. 83, en face du bureau de l'*Abeille*. En moins de dix minutes la maison était en flammes et l'incendie commençait à inonder la maison voisine. Poussé traversant la rue, il attaquait le magasin de M. Leon Pierre et la toiture de nos bureaux. A dix heures, les maisons Nos. 80, 82 et 81 étaient en ruines et l'étage supérieur de l'*Abeille* en flammes. Grâce aux efforts énergiques des pompiers le feu fut maîtrisé et nous n'avons à regretter, quant à nous, pour le moment, que la perte totale de notre *job office* et celle d'une grande partie de notre matériel servant à la composition du journal.

On a paru étonné de ce que la pompe à vapeur ait fait aussi longtemps attendre et l'avoir donné à ce malheureux retard nous a paru inconcevable. L'ingénieur pérait-il, aurait refusé de se mettre à l'œuvre et de chauffer, sous prétexte qu'il n'était pas encore payé. Nous espérons pour l'honneur de cet employé que cette rumeur n'est pas fondée, car s'il en était autrement il mériterait une censure publique et un renvoi immédiat.

Nous apprenons avec un vif regret que plusieurs pompiers des compagnies 5 et 6 ont été gravement blessés. Deux d'entre eux ont été transportés à l'hôpital de charité.

Nous ne pouvons encore donner un tableau exact des pertes occasionnées par ce sinistre, mais nous croyons qu'elles s'élèvent au moins à 65,000, ainsi répartis:—

Maison Leon Pierre, Marzain et Baisse,	$30,000
Poncelet et Benedicks,	15,000
Magasin de Parapluies	10,000
L'Abeille approximativement	10,000
	$65,000

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

Transmises à l'Abeille.

NOUVELLES D'EUROPE.

ARRIVEE DU BALTIC.

NEW-YORK, 20 septembre.—Le streamship Baltic, capitaine Comstock, parti de Liverpool le 5 courant est arrivé ici.

Les avis que nous transmet le Baltic sont d'une semaine plus récents que ceux reçus par l'Africa à Halifax, mais n'ont rien d'intéressant quant au siège de la guerre.

Marché aux cotons de Liverpool.

Le marché aux cotons de Liverpool a été languissant pendant la semaine qui a précédé le départ du Baltic et, d'après certaines circulaires les prix ont été plus faciles bien qu'ils n'aient pas tendu à une baisse appréciable. D'autres circulaires portent qu'il y a eu une baisse de 1/16 à 1/8 de penny par livre.

Les ventes de la semaine ont été de 50,000 balles.—Celles de vendredi ont été de 6,000 balles.—Prix de clôture: Fair Orleans, 7 1/8 pline; middling Orleans, 6 7/16; Fair Uplands 6 3/4 prime Middling Uplands, 6 1/8 pour la livre.

Les cotes apportées par l'Africa étaient comme suit:

Fair Orleans, 7 1/8; Middling Orleans, 6 7/16, Fair Uplands, 6 7/8 et Middling Uplands 6 1/8 pour la livre. Celles transmises par le Baltic constatent une baisse de 1/8 du penny sur le Uplands seulement.

Céréales.

Sur le marché de Liverpool, la farine se maintenait aux prix antérieurs. Quelques circulaires portent que les prix ont été plus tendus, bien qu'ils n'aient pas donné lieu à une hausse appréciable.

Consolidés.

A clôture, samedi, le 8 courant, les consolidés s'étaient côtés de 90 1/4 à 90 7/8.

Urines.

Nous n'avons reçu, par le Baltic, aucune nouvelle importante du siége de la guerre et des autres parties du continent.

La nouvelle la plus importante est celle qui annonce que les Russes, ne se laissant pas décourager par les récentes défaites qu'ils viennent d'essuyer, se préparaient à attaquer de nouveau les lignes alliées qui se trouvent sur la Tchernaia.

Le général Simpson dit que les Russes ont reçu des renforts, et qu'ils étaient occupés activement à jeter des ponts dans le port et à fortifier la côte septentrional de Sebastopol.

Il n'y a absolument rien d'important sur le siége de la guerre.

Mer Baltique.

Rien de nouveau dans la Mer Baltique.

Asie.

Les environs de Kars étaient tranquilles.

Un bulletin Turc porte que les Russes n'ont pu, faute de moyens attaquer Kars, et que dans une des engagements partiels, les Russes ont fait de fortes pertes.

Allemagne.

On disait que l'Allemagne rédigeait un nouveau programme dans le but de tenter de centraliser la guerre dans le but désirable.

Hostilités contre Naples.

Le bruit circulait aussi que l'Angleterre était sur le point de commencer des hostilités contre Naples.

Mort d'Abbott Lawrence.

La nouvelle de la mort d'Abbott Lawrence a produit en Angleterre une profonde sensation.

Mouvement de la rivière.

LOUISVILLE, 19 septembre.—La rivière est stationnaire, il y a cinq pieds quatre pouces dans le chenal.

Le steamer Yorktown est parti, hier, pour la Nouvelle-Orléans.

Marché de Charleston.

CHARLESTON, 18 Septembre.—Les prix du coton sont beaucoup baissé sur ce marché.—Les arrivages augmentant tous les jours, les ventes, pendant ces trois derniers jours, ont été limitées à 1000 balles.—Le riz a baissé de 50 à 3/4 de sous la livre.

Correspondance de l'Abeille.

PARIS, 30 août 1855.

Monsieur,—Depuis ma dernière lettre, le *moniteur*, a publié le rapport officiel du général Pélissier, qui vous révèle dans toutes les phases du combat de Traktir, que la victoire, si fidèle dans ses affections cette fois encore, a fait défection le 16 août, le lendemain de la Bataille-Napoléon, le nom sacré ici du calendrier des Tuileries. Le général de notre alliance sur les troupes utiles, comme sur les bases, n'est pas exempte d'une de ces déroutes dont l'amiral Dupuy de Lôme vous envoie une copie.

Le voyage de la reine d'Angleterre a produit une émotion aussi profonde que durable sur la partie saine de la population. Si je vous donne quelques échantillons des commentaires peu sympathiques que la présence de souveraine a suscités par son initiative, en démontrant au moral par sa beauté, chapitre des plus intéressants pour la belle moitié du genre humain, même les esprits plus ironiques que divrent des Alembert, c'est parce que je crois qu'il est de devoir d'un chroniqueur fidèle de ne faire l'échos des sentiments de la multitude, dont les impressions vraies ou fausses composent l'opinion publique. Et ce propos, avant de formuler notre direction qui m'entraîne loin de ma pensée première, je vous dirai que cette appréciation de la foule des tilleurs de St. Cloud n'avait pas été faite que dans les rangs du populaire. Il paraît qu'on a cru voir, sous l'ice de la simplicité toute sévère de la reine et de son mari. Et, en effet, dans la visite faite à l'Exposition des Beaux-Arts, dès le lendemain de leur arrivée, Victoria et le prince Albert furent reçus sur le seuil de palais par le prince Napoléon, président de la commission impériale, en grande tenue et entourés d'un nombreux cortége. Cette cérémonie formait un contraste frappant avec la simplicité presque exagérée des hôtes de l'empereur. On en parlait tout bas et ceux qui faisaient partie de l'escorte du prince Napoléon parent remarquer que le contraste était bien de lui faire plaisir. Du reste, on connaîtra deux jours plus tard. Le programme avait annoncé la visite de la reine au palais de l'Industrie—une foule considérable se pressait dans les galeries, quoique on eût pu admettre que les commissaires, les exposants et les possesseurs de billets de saison. Je m'étais placé près de la porte, pour juger de l'ensemble du cortége à son entrée. Jugez de ma surprise, lorsque, quelques minutes seulement avant l'heure fixée, je vis arriver le prince Napoléon, en pantalon de nankin, bottes vernies, redingotte et chapeau rond. Je crus que on me trompait, car je ne pensais plus à la réception d'Isabelle de l'autre veille, aux Beaux-Arts, mais bientôt les chuchottement et les rires étouffés de nos voisins me rendirent sur la voie; je compris la rancune et la revanche que prenait le prince de la mortification que son amour-propre avait essuyée.—Mais ce ne sont là que des petitesses, dont l'éclat ne saurait être préjudiciable à l'alliance des deux peuples, que la visite de la reine Victoria est venue rendre plus prolite, en donnant aux relations internationales un caractère qu'elles n'avaient pas, celui de l'intimité basée sur une approchat du plus familière et mieux compris de leurs caractère distinctifs. A ce point de vue, la visite que la reine d'Angleterre est venue rendre à l'empereur Napoléon est le fait le plus important qu'ait produit jusqu'ici l'année 1855. Pour en saisir la véritable portée, il faut lire ce qu'en disent les journaux anglais, il faut en avoir entendu parler par les hommes bien placés dans la société anglaise, par leur titre, leur rang ou leur fortune, que les nouvelles de l'exposition ont attirés à Paris pendant la quinzaine qui vient de s'écouler. Ouvrez le *Moniteur* de ce jour, vous y trouverez une citation du *Morning Post*, qui vous en donnera une idée.

Vous croyez peut-être que j'en ai fini avec les réflexions qu'a fait naître la visite de la reine Victoria; vous vous trompez; je ne vous ai parlé que de celles du bon peuple de Paris ou des hommes politiques; je veux maintenant vous donner les miennes. Elles ne sont pas neuves, mais elles m'ont été inspirées par un spectacle qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir. Vous savez que je possède quelques amis parmi les visites illustrations que le premier empire a légué au troisième; je suis ici l'ordre dynastique, puisque l'empereur a pris le titre de Napoléon III. Dès la publication par le *Morning Herald* du programme des fêtes qui devaient être offertes à la reine, je m'étais dit que c'était là une occasion de voir les palais de Versailles ou de St Cloud dans toute leur splendeur, aux flambeaux, éclairés *a giorno*. Mais comment faire pour y entrer? La chose était difficile; je ne la crus pas insurmontable, et j'en fis raison. Repoussé d'abord dans ma première initiative, il me fallut renoncer aux fêtes de St Cloud. Je n'en fus que plus désireux d'être reçu à Versailles; le bonheur voulut que je rencontrasse un secrétaire du comte de Walewski, ministre des affaires étrangères. Il voulut bien se souvenir que nous avions joué aux barres ensemble et me promit de m'employer pour moi. Bref, j'obtins une carte d'invitation. Je vous fais grâce des tribulations qu'il me fallut éprouver avant de pouvoir me mettre en état d'entrer dans les vastes salons du palais, mais comment pourrais-je jouir pendant le magnifique spectacle que m'y attendait? J'y revoyais bien aisément, car là même, au milieu des mille personnes qui me semblaient comme perdues dans cette immense galerie des glaces, je ne pouvais croire à la réalité de ce que je voyais. Par moments je fermais les yeux, à moitié convaincu que lorsque je les rouvrirais tout aurait disparu comme une vision de mon cerveau malade. Ce fut sous cette impression que, perdu dans l'embrasure d'une croisée mon imagination évoqua les temps passés. Je revis le grand roi dont Versailles est la création, compris que le peintre de la statuaire Louis XIV est la toute entière, il vit dans son œuvre. Bourbons, Valois, où sont-ils? disparus! Le peuple s'est levé un jour, dans sa force, et a réglé lui-même, en souverain. Ce fut le tour de la chose publique, *res publica*, la domination de tous et de chacun. Le lendemain, un homme s'élevait sur les épaules du peuple et fondait sa dynastie. Renversé lui-même par une coalition de l'Europe entière, il va mourir sur un rocher au milieu de l'Océan, égaré au peuple français ses cendres et l'immortalité de sa mémoire. Quelques ans s'écoulent, et dans ces salons tout resplendissants de dorures, étincelant sous les feux de trois mille bougies, après trois révolutions qui ont emporté Charles X, Louis Philippe 1er et la seconde république française, je vois et je suis forcé d'en croire mes yeux, je vois Louis Napoléon, l'exilé, le prisonnier du fort de Ham, le constable dans les rues de Londres, au temps des chartistes, causer et rire en dansant une polka; et sa danseuse, c'est Victoria, la reine d'Angleterre! *Fortuny! fay numeris Fortune!* C'est ainsi que je veux désormais lire le vers irrespectueux de Shakespeare, à l'endroit de la plus belle moitié du genre humain.

Mais laissons là le passé, qui ne servira jamais de leçon à personne, et parlons un peu du présent. Si l'alliance de la France et de l'Angleterre est l'objet de tant de félicitations de ce côté-ci de l'Atlantique, ne croyez vous pas que les États-Unis doivent y voir un fait menaçant pour l'avenir. En quoi cette alliance peut-elle nous menacer ou même nous intéresser, me direz-vous, si nous n'avons, *directement*, aucun sujet de querelle, de mal entendu avec ces deux puissances? D'abord, il peut survenir quelque différend, quelque application amicale qui s'envenime et dégénère en dispute; mais à côté de cela, n'avons nous pas avec le Danemark maille à partir à propos des droits de passage prélevés à l'entrée du Sund? N'avons nous pas, dans un avenir très rapproché, une explication fort sérieuse, si ce n'est une négociation fort délicate à donner avec l'Espagne, à propos de ce solitaire qu'on appelle Cuba, *truly a jewel!* Eh bien! si les puissances alliées, la France, l'Angleterre et la Sardaigne, le laissa de côté l'Autriche, qui ne sait pas on plaît qui ne sait que trop ce qu'elle veut, si ces puissances admettent dans leur alliance, défensive et offensive, le Danemark et l'Espagne, en leur garantissant à l'une la nationalité des droits du Sund, à l'autre la possession de l'île de Cuba, croyez vous que cette alliance ne nous offrira pas quelques motifs d'intérêt et de surveillance? C'est ce de l'*actualité*. Il y a là le germe d'une coalition européenne contre les États Unis, coupable de sympathie pour la Russie. Vous verrez que nous aurons à y regarder de très près, car un ennemi, quelqu'il soit, n'est jamais à mépriser.

Je reprendrai ce sujet, si j'apprends quelque chose de nouveau. G. F.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE VIII.

Manon et Wilhelm Meister.

La petite Rose de Noël, revenue entièrement à elle, fixa sur Ludovic ses deux grands yeux pâlis, tristes et inquiets. Elle voulait parler, soit pour remercier le jeune homme, soit pour lui raconter les causes de son évanouissement.

Mais le jeune homme lui mit la main en dessus de la bouche, lui recommandant le silence, sans doute, lui dire en moi, de crainte sans doute de la tirer de l'espèce d'assoupissement qui dépendait encore à la suite de ces crises.

Puis, quand elle eut referrés les yeux, se rapprochant vers elle comme pour parler à sa pensée:

—Dors en paix, ma petite Rose, murmura-t-il d'une voix douce, tu sais que, quand tu as des soucis à attendre, un quart d'heure de repos n'est nécessaire. Dors, nous causerons lorsque tu te seras réveillée.

—Oui, répondit simplement l'enfant de milieu de son sommeil renouvelé.

Ludovic alors prit une chaise, la posa doucement au bord du lit de Rose-de-Noël, s'assit, et, la tête accoudée sur le bois de la couchette, il songea.

—A quoi songeait-il?

Devons-nous, en effet, trahir les douces et chastes pensées qui traversaient le cerveau de ce jeunes homme pendant le chaste et doux sommeil de l'enfant?

Disons, avant tout, qu'elle était adorable à voir.

Jean-Robert eut donné sa plus belle ode, Pétrus qui donnait sa plus belle esquisse pour la regarder une minute; Jean Robert afin de la chanter, Pétrus afin de la peindre.

C'était la beauté grave, la grâce virginale et maladive, le teint mat et légèrement bistré de la Mignon de Gœthe ou de Scheffer.

C'était la représentation du moment rapide où l'enfant devient jeune fille, où l'âme va prendre un corps, où le corps va prendre une âme.

C'était le moment enfin où, dans la pensée du poète, le premier rayon d'amour lancé par les yeux du comédien est entré dans le cœur de la bohémienne.

Et Ludovic, de son côté, avait, il faut le dire, quelque ressemblance avec le héros du poète de Francfort.

Un peu lasé de la vie, avant d'y être entré, Ludovic avait le défaut commun aux jeunes gens de l'époque que nous essayons de peindre et sur lequelle les poèmes désespérés et railleurs de Byron avaient jeté leur poétique désenchantement. Chacun se croyait destiné à être un héros de ballade, ou de drame, Don Juan ou Manfred, Steno ou Lara. Ajoutez à cela que Ludovic, médecin, et par conséquent matérialiste, avait appliqué à la vie les doctrines de la science. Habitué à tailler dans la chair humaine, il avait jusque-là, comme Hamlet philosophant sur la tête d'Yorick, considéré la beauté comme un masque recouvrant un cadavre, et, en toute occasion, impitoyablement railler ceux de ses condisciples qui vantaient la beauté idéale des femmes et l'amour platonique des hommes.

Malgré les théories contraires de ses deux meilleurs amis, Pétrus et Jean-Robert, il n'avait jusque-là voulu voir dans l'amour qu'un acte purement physique, un vœu de la nature, enfin le contact de deux épidermes produisant un effet analogue à l'étincelle produite par une batterie électrique.

Rien de plus.

Jean-Robert avait vainement lutté contre ce matérialisme, en appelant à son secours tous les dilemmes de l'amour la plus raffiné. Pétrus avait en beau lui montrer les manifestations de l'amour dans la nature tout entière, Ludovic avait nié.

En amour, comme en religion, il était athé.

De façon que, depuis sa sortie du collége, tout le temps qu'il avait pu distraire du travail, et ce temps était court, il l'avait consacré aux princesses de rencontre que le hasard lui faisait tomber sous la main.

C'est ainsi que nous l'avons vu au bras de la princesse de Vauvres, la belle Chante-Lilas.

Une promenade dans les bois un matin avec l'une, une promenade en bateau un soir avec l'autre, un souper aux Halles avec celle-ci, un bal masqué avec celle-là, tels étaient les divertissements au peu superficiels que Ludovic avait jusqu'à ce moment demandés aux femmes.

Mais quant à les traiter autrement que des machines à plaisir, que des automates à distraction, il n'y avait jamais songé. Il éprouvait un suprême dédain pour l'intelligence féminine; il disait qu'en général les femmes étaient belles et bêtes, comme les roses auxquelles d'habitude les poètes avaient l'impertinence de les comparer. En conséquence, jamais l'idée ne lui serait venue de causer sérieusement avec l'une d'elles, se fût elle appelée Mme de Staël ou Mme Roland. Celles qui forçaient l'admiration étaient, selon lui, en nature, des espèces de monstres, des surgescences du genre, des dépravations de la race. Il appuyait cette théorie sur la vie des femmes de l'antiquité reléguées à Rome et en Grèce dans la gynécée ou dans le lupanar. Bonnes, comme Lais, à faire des courtisanes, ou, comme Cornélie, à faire des matrones, reléguées enfin chez les Turcs dans le harem, et là attendant humblement un signe du maître pour oser aimer.

On avait beau lui représenter que, la variété de nos connaissances, notre éducation de vingt-cinq ans développant en nous les facultés déposées en germe dans notre cerveau et dans notre cœur, nous donnaient seules une apparente supériorité d'intelligence sur la femme, mais qu'il viendrait un temps, et certaines exceptions prouvaient que ce raisonnement n'était point une utopie, mais qu'il viendrait un temps, où l'éducation étant égale entre les deux sexes, égale serait l'intelligence. Il n'en voulait rien croire, et maintenait, à l'endroit des femmes, son système de vie végétale ou tout au plus animale.

C'était donc un enfant blasé, comme nous l'avons dit, une âme vierge dans un corps défloré. Il ressemblait à ces plantes tropicales qui, nées sans nos serres, s'étiolent et dépérissent. Mais au lieu de l'atmosphère artificielle de poêle, vient la féconde chaleur d'un chaud soleil, et elles se ranivent et resplandissent.

Au reste, Ludovic n'avait eu aucune conscience de cet étiolement moral dans lequel il végétait.

Ce n'était qu'au moment où l'amour, ce soleil fécondateur de l'homme et de la femme, allait l'inonder de ses plus chauds rayons, qu'il allait se sentir renaître, et que ses amis allaient le voir fleurir et fructifier.

Ce fut pendant ce chaste sommeil de Rose de Noël, de visage duquel on ne pouvait se détacher, que lui montèrent au cerveau, comme des brises odorantes, ces bouffées de jeunesse et d'amour qui rafraîchissent d'ordinaire le front des jeunes gens de vingt ans.

Chez Ludovic, elles étaient de sept ou huit ans en retard.

Et au même temps que ces haleines charmantes passaient dans ses cheveux, il sentait affluer vers son cœur, comme les nappes d'eau d'une écluse, des pensées étranges d'une rêverie et d'une douceur inconnues.

Or, quel nom donner à ce frisson qui parcourait tout son corps en un moment? Comment appeler cette émanation inconnue dont son front venait d'être baigné? Que dire de cette émotion dont son âme venait d'être saisie tout à coup, et cela si violemment, si inopinément?

Était-ce de l'amour?

Non, c'était de l'amour! Pouvait-il y croire, lui qui avait passé sa jeunesse à le combattre, à le honnir, à le nier?

Et puis, pouvait-on éprouver de l'amour pour cette enfant, pour cette petite fille sans mère, pour cette Bohémienne?

Non, c'était de l'intérêt!

—Oh! oui! et Ludovic s'avouait à lui même qu'il s'intéressait bien vivement à Rose de Noël.

D'abord, c'était une espèce de pari qu'il avait fait avec la maladie, une poule qu'il jouait avec la mort.

Au premier coup d'œil qu'il avait jeté sur Rose de Noël, il avait dit:

—Bon! voilà une enfant qui ne vivra pas!

Puis il l'avait suivie dans le développement rapide de ses facultés intellectuelles:

Disant des vers avec Jean Robert.

Apprenant le piano avec Justin.

Dessinant avec Pétrus.

Et lui faisant, à lui, tout à la fois, de son timbre de voix argentin et avec ses grands yeux, étincelans de fièvre des questions si profondes et si enfantines, qu'il ne savait parfois comment y répondre.

Et il avait dit:

—Il ne faut pas que cette enfant meure!

(*A continuer*).

Landreth's Garden Seeds.

CROP OF 1855.

Per steamship Crescent City.

The subscriber has just received per above arrival the following assortment of Seeds, viz—

Cabbage, assorted		Sugar Parsnip,	
Lettuce,	"	London Leek,	
Cresses,	"	Salsafie or Oyster Plant,	
Radish,	"	White Solid Celery,	
Spinach,	"	Chicorey,	
Carrot,	"	Onion, assorted,	
Parsley,	"	Beet,	
		Mustard,	

Also—

Extra Early or Thirty Day Peas, Early Washington do., &c., &c. For sale at the seed store of

E. COLLIN,

81 Chartres street, near Tchoupitoulas.

Infallible Remedy.

DR. ARNENEMUY'S GONORRHŒA AND GLEET REMEDY.—The only infallible remedy ever discovered, is now well known in all parts of the country to certain any continuance. For malignant cases, which in no instance has ever failed, is guaranteed to cure in forty-eight hours the most desperate and inveterate stricture cases of Gonorrhœa, Gleet and Whites, in all their stages. To be had only at Dr. 31 Magazine street. aug 24—17

THE BEE.

Friday Morning, September 21st, 1855.

To the Public.

The fire which broke out early last evening on the premises of Messrs. PONCELET & BENEDICKS, immediately opposite the *Bee* office, speedily invaded that building, and although by the utmost superhuman exertions of the firemen, the serious damage to our establishment was confined to the upper stories, the whole building, composition rooms, editorial office, and press room, have been so completely inundated, as to render it utterly impossible to get out the paper in our usual form. Under these circumstances, we have willingly and gratefully accepted one of the numerous offers of assistance tendered us by our cotemporaries on all sides, and have thus been enabled to issue an edition of the *Bee*, imperfect to be sure, and sadly shorn of its usual proportions, but still something that looks like a newspaper. In a day or so we shall no doubt be enabled to put our house in order, and resume regularly our avocations.

Our advertising patrons will bear with our shortcomings for to-day. We shall be happy to receive their favors, as heretofore, at our office, No. 83 Chartres street.

It is impossible to make a correct estimate at this time of the loss by this destructive conflagration, but we think it will be found to be somewhere near as follows

Leon Pierre,	$30,000
New Orleans Bee,	10,000
Poncelet & Benedicks,	12,000
Umbrella and Fancy Store,	10,000
Total,	$62,000

Beside the above loss, other buildings near the fire were much injured by the water which was thrown in upon them in quenching the flames. Upon nearly all the logs we are informed there is an insurance. We shall be able to give correct particulars in our next number.

To the gallant band of fearless and intrepid firemen, to whose persevering exertions we are deeply indebted for the preservation of the main portion of our office, we beg to proffer our sincere thanks, and the assurance of our lasting gratitude.

ARRIVAL OF THE BLACK WARRIOR.

The U. S. Mail steamship Black Warrior, Capt. Bulloch, from New York, *via* Havana, which latter port she left on the 17th inst., arrived at an early hour this morning, bringing the following passengers:

George Leavy, F Simms, C Edwards, Mr Rhodes and lady, Thomas Byrne and family, A M Nathan, Mrs Peck, Miss S A Scully, Henry Keane, Mr McLean and family, A Winter, Mrs T Burton, J W Andrews, Mr Dougie and family, Mrs Marshall and son, M C Fitch, D Felger, Wm Jones, A Engle and lady, Charles Richter, James Caffery, Mr Andrews and daughter, J Ferguson, Miss Biden, Jos Riper, T Reeling and lady, Mrs Pentrey, Miss Bowers, J Toscany.

The Mexican steamers of war Santa Anna and Guerrero were in port when the Black Warrior left Havana.

Santa Anna left Havana in the Guerrero for Caracas, but proceeded no further in than Neuvitas, when, owing to some derangement in her machinery, she was obliged to return to Havana, while he proceeded in the British mail steamship to his original destination.

Freights were low at Havana, and there was very little shipping in the harbor.

On the 19th, in lat. 28 20, long. 87 18, the Black Warrior passed the brig Adams Gray, of this port.

By this arrival we have the following letter from our attentive correspondent at Havana.

[SPECIAL CORRESPONDENCE OF THE PICAYUNE.]

HAVANA, *Sept.* 16, 1855.

A short time since an unfortunate artist was summoned to appear before an alcalde of this city "to assist" at the hearing of a complaint made against him by his landlord, "that he was indebted some five or six dollars for the rent of a room he had just used as a studio."

Upon the appearance of the parties before the alcalde the artist admitted the debt, but declared that it was totally out of his power to pay it, adding that he possessed nothing but one poor picture, which, he continued, were Senor Ramon Pinto living I would not want a purchaser for! Upon hearing that Ramon Pinto would have purchased the picture, the alcalde pricked up his ears, his suspicions were aroused, and he thought, as a matter of course, that the subject of the picture must have something to do with filibusterism, so he said, "Well let us see this picture, go (to the artist) and bring it here immediately;" then recollecting himself, he added, "but no! stay you here, give me the key of your room, and I will send for the picture." The artist handed the key to the alcalde, and an inferior officer was sent with a servant to bring the picture.

Upon the arrival of this latter personage with the picture, to the surprise of the alcalde and the crowd of Catalans who had assembled, it proved, instead of being of a filibuster character, to be a full length portrait of his Excellency Gen. Concha, in full uniform, with all his crosses, decorations and jack boots. The likeness, I am told, is excellent, whilst as a painting it is a mere daub. After examining it carefully the alcalde said to the landlord, "You would surely not compel this poor man to part with this dearly cherished work," but the landlord was inexorable, and insisted upon the picture being sold to pay him his rent. Thus the picture will have to be sold by the public auctioneer, and we shall see whether the loyalty of any Spaniard will induce him to pay as much for it as will defray the room rent and the costs that have been incurred. Unless this should prove to be the case, the mortifying fact (to Gen. Concha) will be heard, that a portrait of his Excellency was sold under the hammer for a few *pesetas!*

A week or two since, the *Prensa* newspaper of this city contained a paragraph to the effect that yellow fever was making sad ravages amongst the troops, despite the humbug that had recently been practiced as a preventive of that disease, referring to the "prophylactic inoculation" of *Dr.* Humboldt. On the following day in the "Parte no Official" of the *Gaceta* there was an article contradicting the statement of the *Prensa* as respected the yellow fever being prevalent amongst the troops. The *Diario de la Marina* on the succeeding day copied the article from the *Gaceta*, following suit and obeying the commands of its master—Gen. Concha. It was then shrewdly suspected here that the *Prensa* would be punished for having dared to alter the truth respecting *Dr.* Humboldt's inoculation, in favor of which Gen. Concha is well known to be, and it would appear this suspicion is well founded, for the Director of the *Prensa* left this island for Spain on Sunday last, the 16th inst., in the Spanish steamer, the Habana. In the *Prensa* of the 13th you will find the fact alluded to, and a brief address from its Director, Senor Don Pascual Ricaño, to its supporters, in which he states that he is "under the necessity of going to Europe, from affection to his family, after an absence of seventeen years, and the better to attend to the interests of his paper," etc. I am informed by my "Palace friend" that Senor Ricaño received a gentle hint to leave the island, by way of punishment for his audacity in having suffered a syllable to be printed in his paper contrary to the known wishes of his Captain General. This fact has of course been kept secret, but I nevertheless believe it to be the very truth.

I observe in the *Gaceta* of the 14th instant, under the head of "*edicts*," that Don José María Valera, gentleman of the Royal and Military Order of San Hermenegildo, Captain of Infantry, and Fiscal of the Military Commission, calls upon Don Carlos Mola, an inhabitant of the Jurisdiction of Puerto Principe, to appear at the Royal (Tacon) Castle of this city within nine days to answer a charge of "Infidencia" (treason) preferred against him. "They may call spirits from the vasty deep, but will they come?" I know not where Don Carlos Mola is, but if he is in a place of safety, it will be well for him to remain there.

A great deal of anxiety is experienced on account of the taxes on property, trades and professions that are to be imposed next year. It would not surprise me, from all that I have heard, if an outbreak were occasioned thereby.

The negro who, your readers will remember, murdered another negro recently near the corner of Lamparilla and Amargura streets in this city, has been placed in "Capilla," and will be garroted to-morrow morning.

The trial of the murderers of Mr Backhouse is being proceeded with, but as yet nothing is known as to the probable result.

There is not to my knowledge any more intelligence to offer. HAVAS.

HAVANA, *Sept.* 17, 1855.

Being about to go to the country yesterday (Sunday,) there being a steamer signal red and the Black Warrior being due I naturally concluded it was she and mailed my letter. Upon coming into the city early this morning I ascertained that the steamer that arrived was the Mexican one called the Guerrero, from Nuevitas, and that up to dark last evening the Black Warrior had not arrived. I have consequently, immediately returned to my office to have the pleasure of sending you a few more lines.

I believe you are aware that we have two rival Mutual Life Assurance Societies for insuring the lives of slaves, the one established by Don Miguel de Embil, who claims the idea as his own, the other by Don Jose María Morales, the managing partner here of the house of Drake & Co. I heard yesterday that the planters resident in the neighborhood of Matanzas have invited Don Miguel de Embil to a public entertainment, ball, &c., in order to celebrate the establishment of his "Slave Life Assurance Society," and that the refreshments, &c., are to be sent from the celebrated *confiteria* of this city, called the "Dominica." I was told that a very large amount of money had been subscribed in order to ensure the affair going off with due eclat!

An engineer named O'Neil has left or been discharged from the Mexican steamer Santa Anna. He says he left because he could not get his pay, whilst the Mexican officers allege that he was compelled to leave the service in consequence of long continued bad conduct. I know not which is the correct version of the story, and therefore send you both. HAVAS.

We have papers from Havana, to the 16th inst., inclusive, by the Black Warrior. They comprise nothing of importance and little of interest.

The *Prensa*, of the 16th, has an article attacking Gen. Quitman in particular, and the leading members of the Cuban Junta generally. The burden of its charge is that they have aggrandized themselves out of the funds entrusted to them, and now at once seeking to throw dust in the eyes of those who supplied them with money, to make political capital, and if possible to start another scheme to "raise the wind," which they find it absolutely necessary to do to enable them to live. In short, the *Prensa* makes it evident that it believes there is reason to fear still more determined efforts than have yet been made to secure the object the Junta had in view.

The same paper publishes a lengthy communication relative to the establishment of a direct and regular steam line of communication between Cuba and the Canaries. Don Pedro Ramon Fernandez, of Havana, has proposed to put three steamships on the line at once, and to increase the number according to the demands which may arise, and the favorable result experienced. He suggests the formation of a company for the purpose, with a capital to be raised in shares of $100 each, one-tenth payable at a time. The letter strongly recommends the project.

QUARANTINE IN NEW YORK.—The reader will have noticed the accounts, under our telegraphic head, of the arrest of Capt. McGowan, of the steamship Crescent City, to answer for the alleged violation of the quarantine laws of that port. There were supposed to be three cases of fever of some kind on board, and the steamship in consequence had been ordered to a thirty days' quarantine. That was on the 17th last.

The papers received to-day from New York show that on the 12th, one week before this affair, the Health Commissioners held a meeting, and discussed an ordinance for the adoption and enforcement of more strict rules to prevent the introduction of yellow fever into that city by vessels arriving there from Southern ports. It was proposed to include in the quarantine regulations all vessels coming from the Chesapeake Bay. The ordinance was approved by the Commissioners, and sent to the Board of Health, which met on the same afternoon, and it was adopted by that body.

The Board of Health held another meeting the next day, when one of the members, who did not think they had power to pass the ordinance, desired that an opinion might be given by the counsel to the corporation. The matter was accordingly submitted to the latter, and it was supposed that his opinion would be given to the Board of Health the day but one after.

The probability is that it was in consequence of the adoption of these new and more stringent measures that this trouble with the Crescent City has arisen. It is very evident that something very like a panic has been produced in New York by the occurrence of some cases of sickness on board of some coasting vessels, and that it is mainly to reach cases of this kind that the Health Commissioners of New York adopted (if they did adopt) the proposed ordinance.

MEMPHIS PACKET INQUIRER.—This fine boat arrived last night under command of Capt. L. McDonough, late clerk of the steamboat George Collier, who purchased her the past summer expressly for a Memphis packet. She leaves on her first trip to Memphis on Saturday evening, at 5 o'clock, and continues to leave every alternate Saturday during the entire season. Shippers may rely on having all business intrusted to her attended to with punctuality and despatch.

☞ The Northern mail, due this morning, has failed beyond Mobile.

☞ The Northern Mail failed yesterday from beyond Mobile.

LOUIS DUVIGNEAUD

This gentleman, who, prior to the present canvass, had been remarkable for his quiet habits and his strong attachment to home, has, under the irresistible influence of patriotic ardor, taken an active share in the exciting contest now in progress. Mr. DEVIGNEAUD has closely canvassed a number of the Creole parishes, and has spoken on many occasions in advocacy and vindication of the principles of the great American party. At Thibodaux, Lockport, Houma, St. John the Baptist, Brusle Landing and other localities his eloquent voice has been most effectively heard. Mr. DEVIGNEAUD has won golden opinions from all sorts of people, and has established his reputation as one of the most gifted orators of Louisiana. He is a universal favorite among our Creole population—able in argument, untiring in zeal, copious and attractive in oratory, ready and quick witted, nimble at repartee, and powerful at sarcasm, he has struck as heavy and as telling blows at spurious Democracy as any other orator. The friends of the American party are eminently due Mr. DEVIGNEAUD for his earnest devotion, unremitting energy and loyal [illegible] of [illegible] in behalf of [illegible] principles. We [illegible] continue his [illegible] in the canvass, and we hope [illegible] to the close, until we shall have [illegible] the ends of our Creole friends [illegible] for which they have been [illegible] calumnies and misrepresentations [illegible] and unscrupulous factions.

NATURALIZATION.

We published yesterday an article written by a communication from a "pal [illegible] of high intelligence, in relation to the [illegible] of manufacturing American citizens now going on in a room adjoining the First District Court. The article in question contends first, that the process of naturalization can only be legally [illegible] in open Court—that is, in the tribunal where causes are tried, and judgments rendered; second, that the law organizing District Courts, expressly declares that the Courts shall be open from the first